

Chers amis,

Les mauvaises surprises de notre histoire contemporaine en cachent parfois des bonnes. Car c'est bien ainsi, dans des circonstances aussi imprévues que dramatiques, que j'ai eu la chance de croiser le chemin de László Gara. A deux reprises. La première fois, il y a soixante-six ans, au bord du Danube. C'était aussi le début d'une longue amitié.

Laci, que tout le monde appelait par le diminutif bien hongrois de son prénom, est devenu, deux ou trois ans après la guerre, le correspondant parisien de la MTI, l'agence de presse centrale de Hongrie. A plus de quarante ans, c'était son premier emploi régulier, avec un salaire fixe. Car jusqu'alors il touchait à tout. Toujours avec succès, mais toujours mal rémunéré. Il était à la fois écrivain, traducteur, éditeur, journaliste pigiste, reporter sportif, essayiste politique et agent littéraire. Et un peu poète aussi.

C'est à l'agence MTI, dans le service de politique étrangère, que j'avais commencé, moi aussi, ma carrière journalistique. Et c'est comme ça, que j'ai eu Laci assez souvent au téléphone et fait connaissance avec sa voix. Avec cette voix nerveuse, toujours pressée, insistante, à la limite de l'agressivité, enrouée par les Gauloises bleues.

Et puis, un beau jour de l'année 1952 : miracle ! Il apparaît en personne dans notre vieux bâtiment. On nous explique, qu'il a été convoqué à Budapest pour faire le bilan de son travail. Et notre Gara, qui avait pourtant le sens affiné de la politique, et qui, d'abord sous Horthy, puis sous Pétain, en avait vu bien d'autres, n'a pas senti le piège. Car, en 1952, Staline était encore vivant, et notre pays, le clone parfait du pays des Soviets, était dirigé par l'odieux Rákosi. J'en suis le témoin : c'était la pire période de quarante-cinq années de régime communiste. Dès son arrivée, on lui a confisqué son passeport. Ce qui était, malgré tout, un moindre mal, puisqu'on aurait pu aussi bien confisquer sa liberté, voire sa vie. Les semaines passaient, les mois aussi, et notre ami, condamné aux vacances aussi infinies qu'indéfinies, s'installait tout doucement dans nos meubles. Il est venu à Budapest pour moins de trois semaines et son séjour forcé, loin de sa femme et de sa fille, a duré trois longues années.

Assez rapidement, toute une bande de jeunes journalistes s'était formée autour de lui. Nous le trouvions aussi sympathique que simple, puisque, malgré la différence d'âge, il n'a jamais essayé d'être paternel. C'était un copain. Il utilisait volontiers nos formules argotiques, truffées de gros mots, qui sont l'une des richesses de notre belle langue maternelle. Il n'a jamais tourné autour du pot. Pendant que nous pratiquions l'art ancestral de répondre à côté des sujets, lui, il allait droit au but. Dès que notre logique, souvent teintée de considérations idéologiques, lui paraissait confuse, il nous rabrouait. Chaque fois que nous analysions avec lui un article, ou un commentaire, il nous ouvrait aussitôt une petite fenêtre dans le rideau de fer idéologique pour nous parler des personnages, de la situation politique, du mode de vie, du comportement des gens de cet autre monde pour nous alors totalement inaccessible.

Si nous, jeunots de la presse, nous avons beaucoup appris grâce à lui, c'est notre ami Laci, qui a fait, à l'âge de quarante-huit ans, la plus grande découverte de sa vie. Il avait toujours rêvé du jour où le pouvoir appartiendrait aux travailleurs, dans un régime socialiste modèle,

béni du bien-être populaire, là où règneraient liberté, égalité et fraternité. La Hongrie des années cinquante, avec son niveau de vie minable, sa police de la pensée, son étatsisme poussé aux extrêmes limites et son manque de produits de consommation, ne ressemblait pas du tout à cette image d'Épinal. Et, surtout, il a constaté avec horreur, que son déplacement volontaire de quelques semaines s'est transformé en résidence forcée inexplicable et infiniment extensible. Pas étonnant, que dès son retour, il a claqué la porte de l'agence de presse et a dit adieu définitivement au régime de l'époque et aux idées de Marx.

Et c'est encore une fois les grimaces imprévisibles de l'histoire, qui nous ont réunis. Au bord de la Seine. Cette fois-ci, c'est moi qui ai fait le déplacement dans l'autre sens, puisque la révolution de 1956 était passée par là. Fuyant la rétorsion implacable et après avoir passé deux mois à Varsovie, le 8 février 1957, vers minuit, dans un froid polaire, j'ai débarqué à l'Aérogare des Invalides. Avec vingt dollars dans la poche, j'avais deux possibilités : dormir dans le métro avec les clochards, ou trouver mon vieux collègue et ami, que j'avais perdu de vue depuis deux ans et dont je ne connaissais ni l'adresse, ni le téléphone. Une charmante hôtesse d'Air France m'a sauvé avec son annuaire : « Vous avez de la chance, - me signalait-elle. Non seulement votre ami existe bien, mais il habite rue Surcouf, à 200 mètres du terminal. » J'étais sauvé.

Dès le lendemain, il m'a mis au travail. Puisque je venais « de l'autre côté », il m'a fait décrire mes expériences vécues à Budapest et à Varsovie, deux capitales communistes, attisées par l'esprit révolutionnaire. Il a rapidement traduit mes articles, puis nous allions voir les journaux pour les faire publier. Quotidiens ou hebdomadaires, nous étions partout très bien reçus, car Gara était un expert reconnu en matière d'Europe Centrale. J'ai réussi à placer toute une série de reportages et analyses, qu'il a traduits en français. J'ai été impressionné aussi, à quel point l'invasion de l'Armée Rouge du 4 novembre 1956 avait donné un sens nouveau à ses activités journalistiques, politiques et littéraires. Dans l'immédiat, il visait sans complexe deux objectifs : d'abord, faire condamner publiquement l'agression soviétique et, ensuite, dévoiler le vrai visage du nouveau régime Kádár, imposé par les chars d'assaut russes.

Comment David osait-il déclarer la guerre à Goliath ? Car, j'en suis témoin, en France il a été tout seul à l'origine d'une campagne nationale de signatures contre l'invasion soviétique. Il est vrai, sa tâche était facilitée par un mouvement de masse spirituel spontané, déclenché dans les rangs des communistes et, avant tout, parmi les intellectuels. Entre les Deux-Magots et la Coupole, toute la Rive Gauche était en émoi ! Beaucoup d'anciens camarades aguerris ont exprimé leur désaccord en déchirant leur carte du parti. Gara a eu la bonne idée de réunir les contestations individuelles en une expression nationale. Je m'en suis rendu compte rapidement, car je l'ai souvent accompagné sur le terrain. Toutes les portes s'ouvraient devant « Latzi », comme l'appelaient ses amis français. Nous avons visité éditeurs, rédactions, universitaires, scientifiques et rencontré aussi pas mal d'hommes de lettres, autour des tables de bistro. Même Jean-Paul Sartre, connu pour sa grande versatilité idéologique a paraphé notre protestation.

Sa campagne de signatures réussie, son rôle public terminé, László Gara pouvait désormais consacrer tout son temps à la promotion de la littérature hongroise et, surtout, à la conception de l'Anthologie de la poésie hongroise de 500 pages, parue au Seuil en 1962.

Contrairement aux traditions françaises, il avait décidé de transplanter les poèmes sélectionnés en rimes, plutôt qu'en vers libres. Ce n'était pas une tâche aisée. Je me souviendrai toujours, comment notre ami Paul Chaulot, fin poète, et directeur aussi de la bibliothèque de la Préfecture de Police, pour gagner de quoi vivre, était attablé avec Laci dans une brasserie de la rue de Rivoli, un ballon de rouge à la main. Pendant que Chaulot lisait les traductions brutes mot à mot, Laci lui déclamait le texte original en hongrois, posant l'accent là où il fallait, pour que la musique des poèmes lui rentre dans l'oreille. Pas de doute, dans les années cinquante et soixante, notre Gara est devenu la figure centrale de la littérature hongroise à Paris. Tout seul, il a fait plus pour la prose et la poésie hongroises que l'attaché culturel et l'institut hongrois réunis.

Il n'avait que 62 ans, lorsqu'il décida de nous quitter. A-t-il pris sa décision à l'improviste ? Avec ses manières acerbes et son humour noir, c'était, certes, un éternel pessimiste. Qui oserait lui donner tort dans notre civilisation déclinante ? Puis c'était l'oubli. Oubli aussi long, qu'immérité.

Fort heureusement, Claire, sa fille, a veillé aux grains. Elle est parvenue à faire rééditer « Saint Boniface ». D'abord dans le texte original, puis en anglais. Mais je vous avoue, j'étais scandalisé, en constatant que dans la patrie mère, même après le changement de régime, son souvenir demeure recouvert par une épaisse toile de l'oubli. J'ai décidé, qu'il fallait agir. La Hongrie est un des rares pays qui possèdent un musée de la littérature, le Musée Petöfi. László Gara méritait sans conteste d'y trouver sa place. Et malgré tout, il m'a fallu une année de démarches insistantes, parfois démunies de courtoisie, en frappant fort sur la porte des décideurs, afin de prendre pied dans cette institution et d'imposer l'idée d'une grande conférence. Elle a eu lieu il y six ans, en mars 2013, et elle était consacrée intégralement à son souvenir.

Et là, j'ai découvert avec une immense joie, que dans les cercles universitaires francophones de Budapest, tout le monde connaissait son nom et ses activités. Nous avons eu de nombreux intervenants, et parmi eux des jeunes profs et des chercheurs, tous très au courant de sa trajectoire. Par la même occasion, le Musée Petöfi a créé des « Archives Gara », regroupant ses documents personnels et littéraires. Puis l'Institut Balassi de Paris, de sa ville d'adoption, lui a emboîté le pas avec plusieurs autres conférences.

Pourtant, tel que je l'avais connu, cet homme modeste, qui a toujours tout fait pour les autres, n'aurait pas aimé qu'on lui consacre tant de conférences, y compris ce soir la nôtre. S'il nous voyait d'en haut, assis sur un nuage réservé aux littérateurs, il nous dirait sur une tonalité colorée de nicotine : « Marhák, nincs valami jobb ötletetek ? » « Bande d'idiots, vous n'avez rien de mieux à faire ? »

Non, Laci. Sûrement pas. Et merci de votre attention.

*André Farkas*